

Le lendemain, départ précipité des jeunes mariés en voyage de nocces vers le Sud (p. 69). La maladie de Chloé « abrège » le séjour « là-bas » (p. 76) et Colin, Chloé, Nicolas et la souris grise rentrent « à la maison » (p. 78). Leur absence n'aura duré qu'un chapitre (le chapitre vingt-huit qui relate la conférence triomphale de Jean-Sol Partre). La rue et l'appartement ont quelque peu « changé d'aspect » (p. 81). Dehors, il fait « encore frais », mais on devine le « beau temps derrière les fenêtres » (p. 81). Chloé abandonne la fourrure (p. 40) pour une « petite robe de laine blanche et un mantelet de léopard benzolé » (p. 82) : il lui faut également des nouvelles robes pour la saison (pp. 82-83). Chloé, Alise, Isis et Nicolas vont « dans les

magasins », les hommes vont patiner (pp. 83-84). A la patinoire, soudain le disque s'arrête : on demande « M. Colin » (p. 84). C'est le début de la longue marche de Colin, de la course précipitée contre la mort.

La durée se fait subjective : l'appartement rétrécit (p. 109) le nénuphar grandit (p. 111), les canons de fusil de Colin ne grandissent pas bien (pp. 144-145). « Ça ne s'arrange pas » (pp. 110, 119, 124, 125, 146), le « truc fantastique » de Colin (p. 126) ne peut rien contre le « sale truc » de Chloé (p. 130). Peu importent les semaines ou les mois : il est « trop tard » (p. 165).

Comment interpréter cette chronologie ? Que nous apprend la succession des jours et des saisons dans *L'Écume des jours* ?

— Le temps du récit rend sensible la brutale accélération des événements. Célibataire, Colin passe « le plus clair de son temps » (p. 121) à se mirer dans la glace ; seule compte l'heure du rendez-vous avec les « amis » (p. 28). Amoureux, Colin n'a qu'un désir : revoir Chloé. L'attente — du premier rendez-vous (pp. 38-39), du mariage (pp. 46-48) —, horrible et délicieuse, est un « prélude sur le mode mineur » (p. 38). Des mois, « des ans de mois » n'épuiseront pas l'amour de Colin pour Chloé (p. 48). La passion ne souffre aucun délai : le soleil du Sud attend les jeunes mariés qui partent précipitamment en voyage de nocces. Cette hâte est symbolique (p. 62) : le « raccourci » (p. 65) met les riches oisifs en présence de ceux qui, travaillant tout le temps, n'ont pas le temps de vivre (p. 68). La discussion théorique dans la voiture chaude et close va bientôt devenir réalité : Colin et Chloé n'iront plus au Bois ; Chloé partira seule pour la montagne pendant que Colin acceptera d'autres rendez-vous (p. 117). Fin du « prélude », nouvelle existence, nouvelle durée : seuls comptent désormais le temps de travail et la production (XLVIII, LI, LII, LXI, LXIII). Colin et Chick éprouvent dans leur chair la vérité brutale de l'adage : « le temps, c'est de l'argent ». La maladie de Chloé précipite la course de Colin\*. Pressé (pp. 55, 84-85, 94, 98, 145) et opprimé, ce dernier s'essouffle à rattraper le temps et l'argent perdus

comme Chick s'épuise à collectionner les innombrables articles de Partre incapable, lui, de ralentir sa production. Les « ans de mois » seront brefs : Colin et Chloé étaient en retard (pp. 102, 103, 105).

— La chronologie manifeste l'opposition fondamentale entre le froid et le chaud. Moins de deux mois s'écoulent entre la première rencontre chez Isis et le mariage : l'amour entre Colin et Chloé est brutal, total, hivernal. Boris Vian parodie les romans sentimentaux qui associent traditionnellement les passions aux saisons : printemps et premiers troubles ; été et violents orages ; automne et tièdes ardeurs ; hiver et feux éteints. Comment peut-on tomber amoureux en hiver ? Dans *L'Écume des jours*, le contraste est extrême — Colin brûle (p. 29), ses larmes gèlent (p. 30), le divorce fatal, le duel inégal : le froid (p. 62), la neige (pp. 70-72) —, le nénuphar (associé à l'humidité qui envahit l'appartement) triomphent du soleil et de l'amour. Comment la montagne pourrait-elle tuer cette « saleté » qui vient du froid (p. 108) ?

— *L'Écume des jours* est un roman linéaire qui respecte de façon classique la loi de cause à effet : la logique des actions épouse la chronologie ; Colin termine sa toilette après l'avoir commencée et épouse Chloé après l'avoir rencontrée\*. Cependant, la durée est relative : Colin a vingt-deux ou vingt et un ans (pp. 8, 121) ; Nicolas, qui a l'air d'avoir vingt et un ans (p. 110), en a vingt-neuf, et vieillit de « sept ans » en huit jours (pp. 110, 119), rajeunit (p. 137) lorsqu'il quitte l'appartement de Colin, etc. Le temps n'est pas le même pour tous parce que les hommes ne sont pas égaux devant la fatigue, la laideur ou la mort : quand ils ne sont pas tués (p. 133, 134), les travailleurs sont laids (p. 66), fatigués (pp. 127, 136), et vieux à « vingt-neuf » ans (pp. 141, 142).

\* On évaluera cette accélération en comparant les chapitres V, X, XVI, XXI, XXX, XXXI, XXXII : « Colin se hâta par les rues lumineuses » (p. 21) ; « Il ferma les yeux et se mit à courir... » (p. 30) ; « Colin courait dans la rue » (p. 47) ; « La barbe ! dit Colin. Viens, on est pressés » (p. 55) ; « Il se hâta », « Il courut » (p. 84) ; « Il courait de toutes ses forces » (p. 85), « il courait » (p. 86).

\* Une exception, notée par Michel Gauthier : « en LIV, Chick regarde les fumées des incendies qu'Alise allumera trois chapitres plus loin (op. cit., p. 62, note 2). »